

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLICATION CO. LIMITED

OFFICE: 322 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville

Printed at the Post Office at New Orleans, Second Class Matter.

POUR LES PRICES ANCIENS DE DEMANDE, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE PLOIENT AU PRIX REDUIT DE LA COTE LA LIGNE, VOIR LES ACTES PAGE.

TEMPERATURE

Du 20 décembre 1905.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

EN RUSSIE.

Il y a quelques semaines, voyant la situation s'aggraver sans cesse et appeler, dans le sens des réformes comme dans celui de l'autorité, de promptes mesures, le Tsar nommait M. Witte chef de son cabinet et lui confiait des pouvoirs étendus.

On parait alors croire, à l'étranger aussi bien qu'en Russie, que ce malheureux pays allait enfin sortir de l'effroyable chaos où il s'enfonçait depuis ses revers en Extrême Orient.

On savait, d'ailleurs, que M. Witte, loin d'être un homme d'Etat libéral, ayant un système de gouvernement et des doctrines politiques orientées vers la liberté, comme il en avait la réputation dans certains cercles, était au contraire un opportuniste avéré, de grande envergure, très habile à concevoir la solution d'un problème déterminé et à la réaliser, mais absolument indifférent aux idées générales, en un mot exactement l'homme de la situation.

Mais pourquoi cet homme, qui n'est guère un idéologue, qui est au contraire un esprit clair, méthodique, décidé, se souciait des droits de l'homme et du citoyen, ne perdait pas de vue la tâche d'apaisement qui lui était confiée et faisant toutes les concessions nécessaires pour l'accomplir, a-t-il à peu près complètement échoué? Pourquoi la Russie est-elle plus troublée que jamais, malgré l'octroi d'une constitution, du droit de suffrage et de bien d'autres privilèges? C'est sans doute parce que ces concessions ont été faites trop tard, que le peuple russe avait trop souffert et était arrivé à un trop haut degré d'exaspération pour entendre la voix de ceux qui s'efforçaient de le retenir au bord de l'abîme.

M. Witte est venu trop tard, et les hautes qualités qu'il possède, qualités particulièrement précieuses dans les circonstances où il a été appelé à les exercer, ont été entièrement inutiles.

Il est passé depuis longtemps le jour où l'empereur recevait à Peterhof une députation de la confrérie des porte-bannières de Moscou lui apportant une adresse de dévouement et l'exhortant à venir à Moscou où il trouverait une garde de cent mille hommes fidèles à la monarchie,

qu'ils considéraient comme l'unique régime possible et désirable pour la Russie. C'est à Moscou, la vieille capitale des Tsars, que les troubles ont le plus violemment éclaté, le mot d'ordre qui doit déterminer la suspension des travaux dans tout l'empire et probablement la révolution.

M. Witte semble aujourd'hui débordé par le flot populaire.

LE DISCOURS PRINCE DE BULOW

Paris, 10 décembre.

Le prince de Bulow a parlé au Reichstag. Son discours n'est, et ne pouvait être qu'une amplification du discours de Guillaume II. Comme l'Empereur, le chancelier nous montre une Allemagne isolée parmi de méchants ennemis. Il déclare tout net que la situation internationale n'est pas satisfaisante.

Il y a quelques mois on nous disait que l'Allemagne avait à redouter une attaque combinée de l'Angleterre et de la France. Depuis, la France a fait ce qu'elle devait faire (et même un peu plus) pour dissiper cette erreur. D'autre part, le chancelier de Bulow croit pouvoir espérer que la rigueur anglaise s'adoucirait. Et il ne trouve pas cette situation "satisfaisante".

Interrogé par un député du centre sur l'état de la Triple Alliance, le prince de Bulow a répondu qu'elle se portait bien. Mais la politesse faite, une fois donné le coup de chapeau, il s'est empressé d'ajouter que l'Allemagne devait tâcher de se tirer d'affaire toute seule.

Bizarre état d'esprit! L'Allemagne veut être aimée pour elle-même. Elle ne fait rien pour gagner les sympathies. Puis elle s'étonne de ne pas voir autour d'elle des regards souriants et des visages épanouis. De l'étonnement elle passe à l'irritation. La correction et la courtoisie ne la contentent pas: il lui faut l'hommage d'une tendresse sans réticence. Sinon, c'est qu'on la hait. On la persécute. Elle est victime. Elle se venge en vous passant son cachemire.

Pour finir, le prince de Bulow a raconté l'histoire de nos criminels déseignés contre le Maroc. C'est bien la vingtième édition de cet horrible récit. Personne ne doit plus ignorer qu'un certain Delcaesse, récidiviste des plus dangereux, voulut naguère pénétrer pacifiquement—c'est-à-dire avec une lanterne sourde, une pince-monsieur et de fanesuses clés—dans la maison du sultan de Fez, jeune vif sans défiance. L'Angleterre faisait le guet. L'Espagne avait promis de receler les bijoux chez les gitanes de Séville. C'est alors que, par une intervention providentielle, le jeune vifeur maure fut sauvé.

Au lieu de rééditer ce vieux fait divers, le chancelier pouvait se contenter de dire: "On connaît l'affaire du Maroc. Et maintenant la parole est à la conférence." Tout le monde aurait

loué à-propos de ce bref discours. Mais le prince de Bulow n'a pas voulu nous faire grâce. Admettons, pour la clarté du débat—que tous les vieux griefs de l'Allemagne soient exacts. Admettons qu'elle ait pu croire que ses intérêts et ses droits au Maroc seraient lésés par nos accords avec l'Angleterre et l'Espagne. Quelle étrange façon de nous montrer son esprit de paix et de concorde en revenant sur ce procès déjà jugé!

L'Allemagne n'a pas voulu que la question du Maroc fut réglée sans elle. Nous nous sommes inclinés devant ce désir. Elle a voulu que nous changions notre ministre des affaires étrangères. Nous avons contresigné son exclusive. Elle a voulu que le sort du Maroc fût décidé par les puissances. Nous avons accepté, malgré nos intérêts préliminaires, que la France ne fût plus à la conférence que l'égalé du Danemark ou de la Hollande.

Que faut-il de plus? Est-ce que, par hasard, quand on a payé, l'on doit toujours? Avec son éternel réquisitoire, le prince de Bulow ressemble au oronancier qui réclame contre son débiteur. "Mais puisque je vous ai remboursé!" répète celui-ci stupéfait. L'autre recommence, sans se troubler. Il est sourd. Il est même deux fois sourd, puisqu'il ne veut pas entendre.

Dès lors, c'est à nous de dire, tout simplement, les mots qui n'auraient pas échappés aux lèvres du chancelier de l'Empire: "Vous êtes mécontent de la pièce avant même que le rideau soit levé. Vous vous plaignez de nous. C'est pourtant vous qui nous avez entraînés à Algésiras. Vous la voulez, la conférence. Vous l'avez. Laissez-lui la parole."

Engène LAUTIER.

Mort de M. Zadoc Kahn.

Paris, 10 décembre.

M. Zadoc Kahn, grand rabbin de France, a succombé hier, à quatre heures, aux suites de la grave maladie dont il souffrait depuis deux mois.

C'était un homme de très grand cœur, qui comptait des amis et des admirateurs dans tous les partis et dans tous les cultes, et dont la perte sera cruellement ressentie par le judaïsme français tout entier. Il était âgé de soixante-six ans. Il était né en Alsace, à Momenheim, avait fait de brillantes études au lycée de Metz et était entré, en quittant le lycée, à l'école rabbinique, dont le siège était alors en cette ville et qui ne fut transféré à Paris qu'en 1859.

Le jeune séminariste avait suivi ses maîtres à Paris. Trois ans plus tard, il conquérait, avec une thèse théologique très remarquable et qui fut traduite en la plupart des langues de l'Europe le grade de grand rabbin, était placé à la tête de l'Ecole préparatoire au séminaire israélite (il avait vingt-trois ans), et peu après nommé adjoint au grand rabbin de Paris.

En 1868, M. Isidor ayant été nommé grand rabbin de France, M. Zadoc Kahn était désigné pour le remplacer. Il n'avait pas tout à fait l'âge minimum requis pour cette haute fonction (trente ans), et l'on dut attendre quelques mois pour présenter le décret de nomination à la signature de l'Empereur.

M. Zadoc Kahn fut grand rabbin de Paris jusqu'en 1890. A la mort de M. Isidor, il était élu à l'unanimité des délégués des consistoires grand rabbin de France.

On sait avec quelle distinction d'esprit et quelle hauteur de ca-

ractère, reconnues de tous, M. Zadoc Kahn s'acquitta pendant quinze ans des lourdes et difficiles fonctions qui lui incombèrent. Son éloquence était célèbre; sa bonité proverbiale. Il n'y a pas eu depuis quarante ans une œuvre de philanthropie, de solidarité juive à laquelle son nom ne soit attaché.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1879, il avait été promu officier il y a quatre ans. Le grand rabbin Zadoc Kahn laissa six enfants: trois filles et trois fils. Deux de ses gendres sont rabbins: l'un à Paris, l'autre à Versailles; l'un de ses fils est médecin en chef de l'hôpital Rothschild.

En dehors même de toute considération religieuse, c'est un homme de très haute valeur qui disparaît.

OPERA FRANÇAIS.

Une foule aussi compacte que distinguée a assisté hier soir à la représentation de "L'Africain" donnée au bénéfice de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge.

Cette affluence est une preuve évidente de l'estime en laquelle est tenue cette institution, de l'admiration qu'excitent ceux qui la dirigent avec un zèle et un dévouement à toute épreuve.

Les interprètes de l'opéra de Meyerbeer ont tenu à se signaler en cette occasion, et ils ont fait preuve d'un rare entrain. Aussi ont-ils été fréquemment applaudis et rappelés.

C'est, à tous les points de vue, une excellente soirée, pour l'institution, dont le budget des recettes va s'augmenter d'une façon très appréciable, pour les artistes, qui ont apporté très gracieusement leur concours à une œuvre charitable, et pour les spectateurs, qui, tout en aidant à l'entretien d'un établissement méritoire entre tous, ont goûté le plaisir d'assister à une représentation hors de pair d'un des plus grands chefs-d'œuvre de l'art lyrique.

Ce soir l'Opéra donne "La Vie de Bohème" avec la même distribution qu'aux deux premières représentations de l'œuvre de Puccini.

C'est un succès assuré, conséquemment.

Samedi soir "Manon" et dimanche en matinée "L'Africain".

Rappelons que l'Opéra donne lundi, jour de Noël, une matinée à prix populaires, 25 et 50 cents. La troupe d'opéra se fera entendre dans "Mim'zelle Nitouche" et il y aura une distribution de jouets aux enfants.

ST-CHARLES ORPHEUM

C'est en foule que le public se porte à chaque représentation de l'Orpheum pour assister à l'exécution des intéressants numéros du programme de l'Orpheum. Des comédies, des chants, des danses, des animaux dressés, etc., forment un spectacle extrêmement attrayant.

TULANE

Quoique très discutée la pièce qui a pour titre "The Clansman" est à juste titre regardée comme une des plus fortes et des mieux écrites depuis de longues années. Et comme elle est admirablement interprétée son succès est exceptionnel au Tulane.

CHARENTON

"The Runaway", une très joyeuse comédie que jouent George Evans et une nombreuse troupe au Crescent, remplira la salle jusqu'à la fin de la semaine. Les spectateurs rient beaucoup aux représentations de cette pièce, et ils sortent d'excellente humeur.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE LA LOUISIANE.

LE CENTENAIRE DE CHARLES GAYARRÉ.



CHARLES GAYARRÉ.

Pour sa séance de décembre, qui s'est tenue hier à huit heures du soir dans le local de l'Union Progressiste, au Odd Fellows Hall, la Société Historique de la Louisiane, dont le professeur Alcée Fortier est le distingué président, avait préparé un programme spécial en l'honneur du centenaire de la naissance de Charles Gayarré, l'éminent historien, juriste, homme d'état et littérateur.

M. Gayarré avait été en 1846 un des réorganiseurs de la Société Historique de la Louisiane fondée en 1838, et il en fut le président de 1860 à 1868.

Avec l'aide de plusieurs collègues dévoués M. Gayarré obtint en 1877 une nouvelle charte pour la Société, dont le siège fut alors transféré de Baton Rouge à la Nouvelle-Orléans.

Charles Gayarré était né le 9 janvier 1806 à Nouvelle-Orléans, et après une longue et utile carrière il mourut le 11 février 1895. Les membres de la Société Historique de la Louisiane avaient l'intention de célébrer son centenaire à la date de sa naissance, mais certaines circonstances les en empêchèrent au commencement de cette année.

Par son érudition, sa science, son talent littéraire et ses travaux historiques, Charles Gayarré ajouta un nouveau lustre à un nom déjà célèbre dans l'histoire de la Louisiane. Un de ses ancêtres, venu d'Espagne avec Don Antonio de Ulloa, gouverneur de la Louisiane, avait occupé un poste de confiance et d'honneur dans le gouvernement colonial; et parmi ses descendants plusieurs avaient joué un rôle important dans les affaires publiques.

C'est le centième anniversaire de la naissance de cet homme, qui fut et restera une des gloires de la Louisiane, que la Société Historique a célébré hier soir, comme elle l'avait décidé à sa réunion de novembre.

La salle où a eu lieu cette intéressante cérémonie était remplie hier soir d'une foule aussi nombreuse, que distinguée, qui a beaucoup apprécié les ouvrages dont il a été dit lecture.

Ces ouvrages étaient les suivants: "La vie de Charles Gayarré" par le juge Henri Renshaw.

"Les Histoires de la Louisiane" par le professeur John R. Ficklen.

"Philippe II" par le professeur Alcée Fortier.

"Fernando de Lemos" par l'Hon. H. Garland Dupré.

"Albert Dubayet" par l'Hon. James S. Zacharie.

"L'École de la politique" par l'Hon. Wm. O. Hart.

"La littérature des journaux et du pamphlet" par M. William Beer.

La vie de l'historien a été superbement mise en lumière par le juge Renshaw, et le professeur Ficklen a comparé avec beaucoup d'érudition et d'art les diverses histoires de la Louisiane.

Le professeur Alcée Fortier a fait avec précision et science un vivant portrait de Philippe II.

Les auditeurs ont été également très intéressés par les portraits qu'ont faits M. Dupré de Fernando de Lemos et M. Zacharie du général français Aubert Dubayet né en Louisiane en 1759 et mort en 1797.

On a beaucoup admiré aussi l'École de la politique par M. Hart, et l'étude de M. Beer sur les travaux de Charles Gayarré journaliste et pamphlétaire. M. Beer a donné une nomenclature très intéressante des travaux de ce genre publiés par Gayarré entre 1827 et 1862.

Par son érudition, sa science, son talent littéraire et ses travaux historiques, Charles Gayarré ajouta un nouveau lustre à un nom déjà célèbre dans l'histoire de la Louisiane. Un de ses ancêtres, venu d'Espagne avec Don Antonio de Ulloa, gouverneur de la Louisiane, avait occupé un poste de confiance et d'honneur dans le gouvernement colonial; et parmi ses descendants plusieurs avaient joué un rôle important dans les affaires publiques.

C'est le centième anniversaire de la naissance de cet homme, qui fut et restera une des gloires de la Louisiane, que la Société Historique a célébré hier soir, comme elle l'avait décidé à sa réunion de novembre.

La salle où a eu lieu cette intéressante cérémonie était remplie hier soir d'une foule aussi nombreuse, que distinguée, qui a beaucoup apprécié les ouvrages dont il a été dit lecture.

Ces ouvrages étaient les suivants: "La vie de Charles Gayarré" par le juge Henri Renshaw.

"Les Histoires de la Louisiane" par le professeur John R. Ficklen.

"Philippe II" par le professeur Alcée Fortier.

"Fernando de Lemos" par l'Hon. H. Garland Dupré.

"Albert Dubayet" par l'Hon. James S. Zacharie.

"L'École de la politique" par l'Hon. Wm. O. Hart.

"La littérature des journaux et du pamphlet" par M. William Beer.

La vie de l'historien a été superbement mise en lumière par le juge Renshaw, et le professeur Ficklen a comparé avec beaucoup d'érudition et d'art les diverses histoires de la Louisiane.

Le professeur Alcée Fortier a fait avec précision et science un vivant portrait de Philippe II.

deur des souvenirs qui y ont été rappelés que par la valeur des ouvrages qui y ont été lus.

M. Fortier a ensuite exprimé au nom de la Société le regret de ne pas saluer en cette occasion la veuve de l'illustre historien, qui avait été invitée mais n'a pu venir. Une résolution exprimant les regrets de la Société a été adoptée et sera communiquée à Mme Gayarré.

MM. F. W. Hart et Léon Suvar ont été reçus membres de la Société. La Société a décidé de consacrer une somme de \$50 au fonds destiné à l'achat d'un service de table en argent pour le cruasé "Louisiana."

A SAINT-BERNARD.

Une véritable armée d'ouvriers est employée actuellement au nombreuses constructions en bois dans le premier ward de la paroisse de St-Bernard, et la police y est notablement insuffisante. De nombreux individus peu recommandables sont attirés à cet endroit par les travaux entrepris, et il est à craindre qu'ils ne constituent bientôt un danger.

Les résidents du ward qui s'étendent entre les abbatoirs et Port Chalmette se plaignent hautement. Ils reconnaissent que les agents de police sont zélés et actifs, mais ils insistent au jury de police de leur assurer une protection moins insuffisante en commandant des agents supplémentaires.

La nouvelle officine de l'établissement d'un bureau de poste de quatrième classe à Arabi et de la nomination d'Alex Latil aux fonctions de directeur de ce bureau est arrivée de Washington hier matin. Elle était attendue depuis plusieurs semaines, et M. Latil a choisi un local très convenable, mais il n'a pas encore reçu d'instruction de Washington.

Il est probable que ce bureau sera ouvert le 1er janvier prochain.

Fatiguée de la vie.

Mme J. A. Ervat, demeurant rue Dumaine, 735, a été arrêtée hier soir, ayant déclaré qu'elle avait l'intention de se suicider. Elle venait de prendre une tasse de café au lait. Elle a été conduite à l'hôpital de la Bretonne où elle a été soignée. Elle a été arrêtée par la police et la femme a été promptement mise en état d'arrestation. Elle a été plus tard remise au soins de son mari.

Accusé de vol.

Robert Meyers, un noir, accusé d'avoir commis un vol dans la demeure de M. John Craig, Jr., rue Carondelet, 1117, ces jours derniers, a été arrêté hier soir à l'angle des rues Carondelet et Erato par les détectives Gorman et Schaeffer.

Fugitif arrêté.

Frank M. Edwards sous le coup d'une accusation de détournement à Pittsburg, Pa., a été arrêté hier soir par les détectives Stubbs et Kennedy. Edwards a déboursé \$1,500 alors qu'il était au service de F. W. Klases et Cie.

Au Restaurant Galatoire.

C'est au Restaurant Galatoire, 209 rue Bourbon, qu'a été donné mardi soir le banquet des membres de la nouvelle Bourse des Agents de Propriétés, et non au Restaurant Victor, comme il a été dit par erreur.

Prof. ALCEE FORTIER.

La soirée d'hier est une des plus glorieuses de la Société Historique de la Louisiane, tant par la gran-

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

Le 23 Commencé le 15 novembre 1905

LE LOUVETEAU

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL BERTNAY.

DEUXIÈME PARTIE

FAIS CE QUE DOIS...

111

CONFIDENCES

Suite.

J'étais au théâtre, quand j'ai vu Cyrille... Et je l'ai con-

nu dans des circonstances tragiques... Non... ce serait trop long. Je vous le dirai peut-être un jour... J'avais en quelques premiers succès... Robert Aubray pendant un jour au moins a été un artiste acclamé... Pardonnez-moi ce souvenir... Cet orgueil... Tout cela est déjà si loin... et à tout cela j'avais été volontiers renoncé.

—Bonne nuit... —Où, du jour où Cyrille a été l'ami librement choisi par moi... l'ami... oh! je puis bien l'avouer, à qui je m'étais donnée dans la reconnaissance, dans la joie de mon âme... Non... on ne peut savoir comme il avait été bon, généreux et héroïque pour moi.

—Son fils tiendra de lui, je vois. —Cher enfant!... Au moins il l'aura en cet héritage de son père...

—Du jour de notre union j'avais renoncé au théâtre où je n'avais fait que passer... Sur le lit de mort de Cyrille, j'ai juré que je n'y reparais jamais. —Et pour tenir ce serment...

—J'ai cherché du travail... J'ai trouvé celui que vous savez... Des débris du lycée dont le pauvre cher m'avait entouré, et dont voici, de cette chambre les seules ébauches que j'aie sauvées du naufrage, j'ai fait une vingtaine de mille francs...

—Vous n'avez rien attrapé. —Rien. Je les ai placés...

La chance a voulu qu'on des obligataires que j'avais achetées sortit à un tirage. Cela a ajouté vingt-cinq mille francs à ma petite fortune dont j'ai la joie de n'avoir jamais distrait un centime... Ce sera tout pour la dot de mon enfant...

—Alors... votre travail a suffi... depuis douze ans... —A faire force, oui, à tous nos besoins... à bien élever mon chéri... Il me suffira à faire encore pour lui d'autres sacrifices s'il le faut... Mais à la réserve sacrée... à la réserve qui est pour lui... je ne toucherai pas...

—Vous connaissez maintenant toute mon histoire, monsieur, vous avez pénétré tout le secret de ma vie... Et je vous dia tout cela sans baisser la tête... parce que j'ai toujours été honnête, loyal, fidèle... et honne mère. —Mais enfin, je sais qu'il ne faut rien braver... même ce qu'on serait tenté d'appeler des préjugés... Et tout cela j'aime autant ne pas la livrer à la malignité des indifférents...

—Je sais ici madame veuve Aubray... Je voudrais bien que vous ne démentiez pas cette banale légende... et surtout que le nom qui aurait dû être le sien ne fût pas encore prononcé devant moi... Vous m'avez promis votre discrétion...

—Je vous la promets encore, madame de Châtel-Arnaud, si il m'arrive... je vous la promets, et

reprit-il plus haut, je vous la promets, madame Roberte Aubray... —Je n'ajoute pas combien je suis touché... ému... fier... de votre confiance envers moi... Mais ce que je voudrais vous dire... C'est l'admiration que j'éprouve pour vous... c'est le profond respect que m'inspire votre malheur et l'héroïque façon dont vous l'avez surmonté... Ah! c'est aussi de vous qu'il tient, cet enfant qui sera tout le portrait de son père...

—N'est-ce pas—vous qui l'avez connu... Mais... pardonnez-moi... quand comment... vous étiez vous trouvé en relation avec Cyrille? Les sources broussaillées de Pierre Richault s'froncèrent involontairement sur ses yeux, qui avaient en un éclair...

—En relations, c'est trop dire, fit-il en s'efforçant de donner à sa voix le calme qui n'était pas en ce moment dans son âme, —je n'avais pas de relations avec le comte de Châtel-Arnaud. J'en ai rencontré quelques fois... nous avons eu l'occasion de nous parler... Mais voilà tout ce qui s'est passé entre nous...

—Dans ce temps-là... demanda timidement Roberte... dans ce temps-là, vous étiez déjà... naturellement... un artiste? —C'est vrai, il y avait la mère de cette pauvre petite Jeanne.

—Elle est morte, affirma Pierre Richault d'une voix vibrante d'une voix dure... d'une voix haïnneuse. —Elle est morte... Voilà huit ans bientôt qu'elle est morte... Alors... Je ne veux pas

—Non, répondit-il... Et à votre confiance il m'est semble que, moi aussi, je dois répondre par une confiance semblable... —Je n'ai pas toujours été ce que je suis maintenant. —Ah!...

—Ce que je fais aujourd'hui par métier... ce qui me permet... teuez, justement comme vous... d'ajouter suffisamment à un très modeste revenu pour vivre honorablement et pour élever, moi-même, mon enfant comme je veux qu'elle soit élevée... cet art qui m'assure la régulière abondance du pain quotidien... je ne l'avais d'abord pratiqué que comme un agréable passe-temps...

—Vous étiez riche... —Je disposais, oui, fit-il en martelant bizarrement ce mot "je disposais" qui prenait ainsi dans sa bouche un sens très spécial... Je disposais, oui, d'une fortune considérable.

—Vous l'avez perdue? —Perte d'argent, fit-il doucement, cela n'est guère... cela n'est rien... Ce que j'ai perdu, madame, c'est mon intérieur... mon foyer... —C'est vrai, il y avait la mère de cette pauvre petite Jeanne.

—Elle est morte, affirma Pierre Richault d'une voix vibrante d'une voix dure... d'une voix haïnneuse. —Elle est morte... Voilà huit ans bientôt qu'elle est morte... Alors... Je ne veux pas

ici vous raconter mes malheurs de famille... vous dire à quelle catastrophe morale... à quelle débâcle financière... à quel effondrement de tout ce que je croyais solide et sûr, s'est mêlée cette dernière épreuve.

—Le naufrage était complet... Tout avait sombré autour de moi... l'amour... l'amitié... la famille... Du désastre où s'était ainsi engloutie ma fortune, il ne restait qu'une minime épave... deux ou trois mille francs de rente... Tout comme vous...

—Ah! je vous jure que je n'avais alors qu'une raison de vivre... qu'un but à ma vie... —Où, s'écria-t-elle... où... comme moi, mon fils... vous aviez votre fille!...

—J'avais ma fille... ma Jeanne... C'est pour elle que j'ai réagi... que j'ai repoussé l'idée de suicide dont j'étais hanté.

—Oh! malheureux!... —Où, madame Aubray j'étais bien malheureux... bien digne de compassion... je vous le jure!... Mais l'enfant était là... n'est-ce pas... l'enfant qui venait d'atteindre ses deux ans à peine... —Qui n'avait plus de mère,

soupira Roberte. —Qui n'avait plus de mère, répéta Pierre Richault avec cette âpreté de douleur qui était peut-être aussi une âpreté de ressentiment et de colère.

Et il continua: —J'habitais en province... quelque part, du côté du Midi... peu importe... Mais ce qui m'importait, c'était de ne pas me donner en spectacle à la féroce pitié (car il y a des moments où la pitié des indifférents est féroce) de tous ceux qui m'avaient connu avant ma débâcle... et qui me verraient maintenant dans l'humiliation de ma nouvelle condition.

—Je fis encore la ce que vous avez fait, madame Aubray... Je liquidai rapidement... le plus rapidement possible... le peu qui me restait... encore... et je partis avec mon enfant.

—Je partis pour Paris où, mieux que n'importe ailleurs, on peut mettre à l'abri des indiscrets un millionnaire immérité et une débâcle féroce supportée...

—J'avais un affaire, ici—quand j'étais son client—à un libraire qui s'occupait de vieilles éditions, de vieux manuscrits... de belles reproductions... —Il apprécia le talent dont je ne m'étais encore servi que pour mon agrément. C'est lui qui, depuis huit ans, me donne les moyens de gagner ce qui suffirait à assurer mon existence matérielle et celle de Jeanne...